

Adonis et Saint-John Perse

Anne Wade-Minkowski

Pourquoi un poète arabe choisit-il de traduire Saint-John Perse ? Adonis vous apportera lui-même la réponse à cette question. Quant à moi, qui ai traduit Adonis de l'arabe en français, j'essaierai de vous dire un peu qui il est et comment je vois des liens entre deux poètes qui ne se sont pas connus. Après ma première traduction d'Adonis, celle des *Chants de Mihyar le Damascène*¹, parue en 1983, j'ai eu l'occasion de relire Saint-John Perse avec lui : *Amers*, pour être précise, qu'il avait traduit quelques années plus tôt. J'ai été frappée par ce que j'appellerai non pas des ressemblances, ni des influences, mais des affinités, des parentés entre ces deux écritures. Au point que je me suis demandée si dans ma traduction je n'avais pas inclus, bien inconsciemment d'ailleurs, des échos de Saint-John Perse. Tout à l'heure, nous lirons quelques pages d'*Amers* et des *Chants*. Ainsi vous pourrez en juger vous-mêmes.

La traduction a ceci de bon - pour le traducteur, du moins - c'est qu'elle vous oblige à descendre dans le cœur intime de l'œuvre, et que ce qui aurait pu échapper à une simple lecture, si attentive fût-elle, se révèle alors avec une clarté éblouissante, mais d'un éblouissement qui n'aveugle pas, qui permet au contraire de cerner les contours en même temps que les détails. C'est un peu comme si on possédait deux systèmes de vision et qu'on les exerçait simultanément. C'est ce que cette lecture avec Adonis, en arabe et en français, m'a apporté.

Avant d'aller plus loin, je voudrais dire, si vous le permettez, que Saint-John Perse figure pour moi, depuis bien longtemps, dans cette constellation de poètes préférés que chaque lecteur de poésie porte en soi, ceux que l'on lit et relit au cours d'une existence pour se donner des points de repère, des amers pour se guider et se reconforter...

Mais revenons à Adonis. Le nom d'abord. Je ne pense pas céder à la tentation de l'anecdotique en lui accordant de l'importance. Saint-John Perse ne m'aurait sûrement pas démentie, lui qui a choisi comme nom de plume un nom aux consonances aussi étranges. Alexis Leger connaissait trop bien l'anglais - comme en témoigne sa correspondance avec ses traducteurs, et en particulier les notes adressées à T.S. Eliot au sujet de la version en anglais d'*Anabase*, en 1927 - pour ne pas savoir qu'en Grande-Bretagne et prononce "Sinjon", ce qui le rend bien étrange, même pour des oreilles anglophones. "Adonis", tout compte fait, à la fois phonétiquement et sémantiquement, est plus simple. Mais la question a souvent été posée : Pourquoi un poète arabe se donne-t-il le nom d'Adonis ? Sur les circonstances qui ont présidé à ce choix, beaucoup a déjà été dit et écrit. Il s'est même presque créé une aura de légende à ce sujet, et, comme pour toute légende, il en existe des versions légèrement divergentes. Si on veut les connaître, on peut se reporter aux textes qui accompagnent en Irlande, deux livres en format de poche consacrés à Adonis, l'un dans la collection Orphée, aux éditions de la Différence, l'autre dans la collection *Poésie/Gallimard*. On pourra lire également le numéro sur Adonis qu'a sorti, il y a deux ans, la revue *Détours d'Écriture*. L'histoire du jeune paysan de la montagne qui envoie ses poèmes à un journal de Lattaquié en signant Adonis, et réussit ainsi à les faire publier, alors que sous son vrai nom il ne recevait pas de réponse, est une jolie histoire, certes, mais ce qui

¹ Ed. Sindbad.

est à retenir ici est le choix, par quelqu'un qui s'appelle Ali, d'un nom qui se réfère à une époque précédant l'islam de quelques siècles, un nom païen, donc, et qui représente en quelque sorte un défi à la tradition religieuse. Du moins est-ce ainsi qu'on l'a interprété. Adonis, adolescent, avait-il conscience de la signification d'un tel choix ? Probablement pas. Ce nom est un toponyme familier au Proche-Orient où reste encore vivace dans les mémoires le souvenir du jeune homme tué par un sanglier furieux et dont on dit que le sang coule dans la rivière, au sud de Byblos, qui porte son nom, chaque année au moment de la fonte des neiges, et teinte les anémones de pourpre. Mais l'important est qu'arrivé à l'âge adulte, Adonis ait gardé son pseudonyme. Rappelons qu'avant d'être un personnage de la mythologie grecque, Tammuz, ou Adon, le seigneur, le maître, était une divinité phénicienne, et que les montagnes, les vallées et le littoral de la Syrie et du Liban étaient sa patrie. Il disparaissait dans les entrailles de la terre pendant une moitié de l'année, pour revenir au printemps et symboliser la renaissance végétale. D'où la coutume prévalente dans tout le bassin méditerranéen des Jardins d'Adonis dont on trouve la trace encore maintenant. C'est là, je pense, qu'il faut chercher la clé de ce nom d'emprunt, et non dans une quelconque identification avec le bel éphèbe qui fut l'amant d'Aphrodite-Vénus, connotation courante chez nous.

Oui, Adonis a été, est encore, un apôtre du renouveau dans la poésie arabe. Depuis la fin de l'époque abbasside (XIII^e siècle de notre ère) et presque jusqu'au milieu du XX^e, cette poésie restait dans un curieux état de dormition, mis à part un léger sursaut en Egypte vers la fin du XIX^e, mais qui ne fut pas très déterminant. Puis, aux alentours des années 50, elle est entrée dans la modernité. C'est un peu comme si, chez nous, on avait sauté de Villon et Ronsard à Rimbaud, sans passer par Lamartine, Victor Hugo et Baudelaire. Ont participé, et surtout provoqué ce mouvement de renouveau, un certain nombre de poètes au premier rang desquels se trouvait Adonis qui, par la suite, n'a jamais cessé d'être un chef de file de la nouvelle écriture poétique, même pour ceux qui le contestent le plus. Peut-être pour ceux-là plus encore que pour les autres. Dans le monde arabe où la poésie occupe une place toute particulière, la sortie d'un recueil d'Adonis est un événement. En France, deux livres d'essais, plusieurs recueils et quelques fragments de recueils ont paru, les deux derniers volumes en date se trouvant aux éditions du Mercure de France. On le traduit également en d'autres langues, et il semble que ce soit un juste retour des choses, car dans la prestigieuse revue *Chi'r*, qu'il avait fondée à Beyrouth en 1957 avec un de ses amis poètes, comme dans sa revue *Mawaqif* qui en prit la relève, à partir de 1968, pour durer malgré les guerres et autres cataclysmes jusqu'à nos jours, un des buts essentiels a toujours été l'ouverture sur la poésie d'autres langues. C'est ainsi, comme vous l'expliquera Adonis dans quelques instants, que Saint-John Perse a été donné à lire en traduction dans le monde arabe. Et pas seulement lui : il est assez étonnant de penser que dès 1957 les lecteurs arabes ont pu prendre connaissance de poésies aussi diverses que celles de T.S. Eliot, Ezra Pound, René Char, Jacques Prévert, F. Garcia Lorca, E.E. Cummings, Henri Michaux, Octavio Paz, pour ne citer que ceux-là.

Pierre Bernard, des éditions Sindbad, n'avait donc pas tort lorsqu'il a reproduit sur la couverture des *Chants de Mihyar le Damascène* le dessin d'une mappemonde venant d'un traité ancien d'astronomie, avec en latin les mots *Oriens* et *Occidens* ceinturant le globe.

C'est probablement dans ce souci d'universel que Saint-John Perse et Adonis se rejoignent le mieux. En effet, ces poésies d'Ouest et d'Est paraissaient vouées à ne jamais se rencontrer. Il est vrai que Saint-John Perse a été plus attiré par l'Orient extrême que par le proche. Et Adonis est avant tout un homme de la Méditerranée. Et pourtant... Je n'ai pu m'empêcher d'être intriguée

par ces allusions laconiques aux dieux anciens dans *Amers : Mer de Baal, mer de Mamon -Mer de tout âge et tout nom* [...]. Et plus loin : *Mer de Baal et de Dagon - face première de mes songes*. J'ai eu beau fouiller de fond en comble mon volume de la Pléiade, je n'ai pas trouvé d'explication à ces lignes. Peut-être dans les *Cahiers* ou dans la Revue de la Fondation y aurait-il de quoi satisfaire ma curiosité... D'autant plus grande que ce Baal n'est autre que le précurseur d'Adonis, ou plutôt un avatar antérieur, à rebours si l'on peut dire. Comme lui, ce *chevaucheur de nuées* était dispensateur des pluies qui fertilisent le sol ; comme lui, il disparaissait une partie de l'année pour revenir au printemps ; comme lui, il personnifiait le renouveau.

Enfin, je ne peux terminer sans évoquer le fait que tous deux, Saint-John Perse et Adonis, ont été des hommes d'exil. Exil d'abord du lieu de l'enfance. Saint-John Perse est parti définitivement de la Guadeloupe à un très jeune âge, et Adonis, à vingt ans, avait quitté sa région natale dans le Nord de la Syrie. Un deuxième exil pour cause de guerre les ont éloignés, Saint-John Perse de la France et Adonis de Beyrouth, qui était devenue sa ville d'adoption. Mais l'exil d'un poète n'est pas l'exil de tout le monde, car le poète habite avant tout sa poésie et, de plus, a le regard tourné vers l'avenir. Il n'en souffre sans doute pas moins, mais il peut puiser des forces dans des réserves insoupçonnées. A preuve, l'admirable lettre à Joseph Conrad, datée de février 1921, où Saint-John Perse parle d'un *âge d'or que la guerre à terni*, et ajoute :

Mais vous n'êtes point de ceux que le destin surprend jamais, et le passé devient si prompt à s'abîmer en mer qu'il nous tourne plus vifs vers nos masques futurs. Tant qu'il y a mouvement, il n'est rien dont désespérer pour demain, et l'affaire est de vivre, avec nos forces intactes lovées auprès de nous comme de beaux cordages roulés sur le pont.

(OC, p. 886).

A quoi pourrait faire écho ces lignes d'Adonis :

Voici la voile de l'exil, voici mon visage en partance. [...]

Je pars, n'emportant que mes longues tristesses et mes distances stellaires, suivi du cortège de ma bien-aimée et de ma poésie. Je pars, et sur mon front les abeilles de l'exil font leur miel. Dans mes yeux sommeille mon peuple perdu.

Anne Wade-Minkowski